

« Cela ne sert à rien, Marthe, cela bouillonne dans mon ventre », assurait-il à sa femme.

Mais Marthe voyait bien que, en réalité, il était heureux. En Angleterre, L'Héritier découvrait de nouvelles plantes et lui, Redouté, avait découvert qu'il était possible de reproduire les images des fleurs en obtenant des couleurs vives, brillantes et chatoyantes.

« Les graveurs anglais sont bien en avance sur leurs collègues français », lui expliquait-il. « Leurs impressions sont fraîches et claires parce qu'ils déposent sur la plaque plusieurs couleurs à la fois. »

Peut-être conçut-il déjà durant son séjour à Londres cette amélioration qu'il fera breveter plus tard : une gravure dont les traits sont constitués de petits points ; comme la couleur ne déborde pas des petits points, les nuances se forment par la volonté minutieuse de l'artiste, et non par celle d'un hasard aveugle. (Le succès des plus beaux livres de Redouté éveilla un certain nombre de jalousies. Certains affirmèrent qu'il n'était pas l'inventeur du procédé utilisant l'impression à points. Il se rendit alors au tribunal, déposa plainte et eut gain de cause.)

L'Héritier de Brutelle et Redouté étaient tous deux reconnaissants à l'Angleterre. Leur reconnaissance donna naissance au magnifique *Sertum Anglicorum*, un livre somptueux réunissant les descriptions et images des plantes qu'ils avaient étudiées outre-Manche.

Quand ils furent de retour en France, Redouté put voir à quel point L'Héritier de Brutelle était bon en réalité et quel était le poids de ses relations. À cette époque-là, Pierre-Joseph se mit à noter les événements importants de sa vie professionnelle. Bientôt, il eut l'occasion d'évoquer à la troisième personne le peintre des fleurs : « Par l'entremise de monsieur de Brutelle, Redouté devint dessinateur de la cour et professeur de dessin botanique de la reine Marie-Antoinette. »

VI.

La reine n'aimait ni dessiner, ni même les dessins. Redouté la voyait de loin, comme beaucoup d'autres sujets, mais ne se sentait nullement lésé. Les yeux de celui qui a la conscience tranquille s'accoutument vite à la distance.

Pour lui, Marie Antoinette était un bateau à l'horizon : blanc et décoré, aux voiles légèrement gonflées, animé de légères secousses, passant au loin sans s'arrêter, sans jamais s'arrêter. Parfois, quand il plissait les paupières pour mieux la voir, ses pommettes et sa bouche lui rappelaient des grenades. Des grenades au milieu d'une table bien garnie, au loin, c'est tout. Même Marthe ne lui demandait jamais de détails sur la toilette de la reine.

Par les soirées claires - et il y en a souvent dans la capitale - Paris est inondé d'une lumière jaune-bleuté. Les deux teintes composant cette étrange couleur restent distinctes, car les rayons tombent à l'oblique, quoique directement du ciel. Le fleuve se met à briller d'un éclat huileux, ralentit, s'arrête. La ville se couvre d'une écorce de verre ; soudain, tous les contours se précisent et s'affermissent, toutes les lignes sont nettement découpées. Les maisons sont comme des gravures posées à la verticale, le fronton de la cathédrale devient un gigantesque relief argenté. Et quand la torpeur atteint son paroxysme, une sorte de tambourinement doux, mais persistant, s'élève des profondeurs comme si un tremblement de terre se préparait.

(Paris n'est pas Lisbonne, il n'y a pas de tremblements de terre et il n'y en aura jamais. Mais le peintre qui regarde la ville avec ravissement depuis un pont sur la Seine a l'impression que les maisons et les églises se sont détachées du sol et s'appêtent à s'envoler d'un instant à l'autre vers le vaste ciel, en groupe, comme un ensemble indivisible.)

Par l'une de ces soirées claires, Pierre-Joseph Redouté vit de près une scène qui lui sembla à tort n'avoir aucun lien avec Marie-Antoinette.

Cela se produisit dans les profondeurs d'une longue rue, comme si ce n'était parti de rien. Des gens portant des vêtements bleu-gris et orangés se précipitaient derrière quelqu'un qui faisait tourner au bout d'une pique en fer quelque chose d'étrangement rosé. La pique était en réalité un pied de réverbère qui avait été arraché. La chose rosée à son sommet était une tête humaine. Avant que Pierre-Joseph ait pu s'en effrayer et détourner le regard, il avait déjà tout vu : la langue sortie de la bouche, la paupière droite gonflée de sang, l'œil gauche pendant au bout d'un ligament violet, les cheveux gris, collés par paquets comme le sont les cheveux

d'un homme ayant porté la perruque pendant de longues années.

Pierre-Joseph se blottit sous le porche le plus proche et attendit que ces enragés fussent passés avec leur pique. Malgré les hurlements, il parvint à comprendre qu'ils agitaient la tête d'un juge. Au milieu de la foule, il aperçut le pâtissier chez qui Marthe et lui se fournissaient avant leur déménagement aux Tuileries. Quand le convoi se fut enfin éloigné, seule la pensée de la bave mousseuse du pâtissier soulevait encore le cœur de Redouté.

Il ne rentra pas directement chez lui. Il s'arrêta dans une taverne. La serveuse était une jeune femme aux boucles châtain qui, de près, avaient réellement comme une odeur de châtaigne. Des étudiants étaient assis autour de la grande table et chantaient, le plus souvent en son honneur à elle, la serveuse. Elle venait s'asseoir de-ci de-là, auprès des garçons, sur les genoux des uns et des autres. Dans la lueur des mauvaises chandelles, Pierre-Joseph prenait plaisir à regarder le visage souple de la jeune fille. La serveuse avait une bouche extraordinaire ; elle changeait constamment, elle était tout à la fois : la moue d'une petite fille, les lèvres entrouvertes d'une maman soufflant sur une bosse, la bouche grande ouverte d'une maîtresse offerte. Il était presque minuit quand Pierre-Joseph finit plus ou moins par comprendre que certaines personnes passaient le plus clair de leur vie dans les tavernes.

Aux Tuileries, le jeune couple Redouté se vit attribuer un appartement qui était moins confortable que celui où ils avaient habité précédemment. Bien que l'automne ne fût pas encore là, ils chauffaient les pièces à cause du nouveau-né. Marthe détestait le poêle danois, elle faisait exprès de ne pas fermer les petites portes, exprès de laisser les braises se carboniser. Dans l'obscurité, le froid poêle blanc ressemblait à un fantôme ventru. La petite fille pleurait souvent dans son berceau.

Quand, une nuit, on l'envoya chercher pour le conduire auprès du roi et de la reine, Redouté n'eut aucun mal à se lever. Il était déjà réveillé, réveillé et frigorifié. Il fut bien content de s'habiller. Une certaine gêne s'empara de lui lorsqu'il remarqua que les hommes avec qui il traversait l'immense cour le serraient de près. Il regarda par-dessus son épaule : Marthe en bonnet de nuit regardait par la fenêtre ; elle aussi trouvait cela étrange.

« La reine voudrait que vous dessiniez un cactus qui ne fleurit qu'une fois par an, à minuit. C'est précisément le cas ce soir. Il a été décidé que son vœu serait exaucé », expliqua l'homme au cou rouge qui marchait en tête.

Cet homme ne savait rien, pas même le nom du cactus. Pourtant, il parlait comme s'il savait et comprenait tout ; ou, plutôt, un peu différemment : il parlait comme s'il devait montrer qu'il savait et comprenait tout, sans quoi un grand malheur s'abattrait sur lui. Redouté avait envie de sourire, mais il se retint, car le comportement de ce guide au cou rouge avait quelque chose de terrifiant.

Chez le roi et la reine, la peur s'évanouit, le dessinateur de la cour était juste étonné. Il savait que la famille royale ne devait pas sortir du palais. Il s'attendait à les trouver angoissés et agités ; or, il ne trouva que tranquillité et tristesse.

La pièce où il fut reçu était à peine plus grande que celle dans laquelle il dormait lui-même avec Marthe et le nouveau-né. Le roi souriait comme l'arlequin du tableau de Watteau. Il portait des chaussettes de soie rouge foncé. Le dauphin était pâle et lui lançait sans cesse des regards interrogateurs. Elle, la reine, avait le visage tout gonflé, comme si l'eau n'était pas entièrement sortie de son corps ; elle avait les yeux rouges et grand ouverts ; elle tenait sur ses genoux un ouvrage à peine commencé ; elle brodait un petit amour au fil d'or sur de la toile blanche fine. L'espace était saturé d'odeurs : des senteurs de fleur d'oranger, d'essence de lavande, de pommade, de poudre. De temps en temps, sous tout cela pointait un relent sirupeux de poissons pourris.

Pierre-Joseph se mit rapidement à la tâche. Tandis qu'il dessinait le cactus, il fuyait le regard de l'enfant. La fleur était orangée ; Redouté avait un crayon orange dont la couleur s'étalait si merveilleusement que le travail l'absorba entièrement. Quand il eut fini, Marie-Antoinette le remercia.

« Monsieur Redouté, nous nous souviendrons de vos bons services », dit-elle.

Elle lui accorda un sourire ; elle ne parvint à relever sa mâchoire inférieure qu'au prix d'un grand effort. Un instant, Redouté la trouva magnifique. Non pas belle au sens commun du terme, car elle était incontestablement laide. Un frisson d'effroi, empreint de respect, le parcourut quand il aperçut ce qui la défigurait le plus : son étrange menton qui aurait semblé décroché s'il n'avait pas été aussi rond.

Mais il n'avait pas pitié d'elle. Il l'oublia vite. Il ne comparait pas son destin au sien. Il admirait la raisonnable Marthe qui choisissait toujours sa chemise de nuit en fonction du temps : chemise en flanelle pour les nuits froides, chemise en toile pour les nuits plus chaudes. Il ne songeait même pas que la malheureuse reine n'avait jamais le choix ; c'étaient les dames de la cour qui lui tendaient sa chemise de nuit, et il fallait que celle dont le rang était le plus élevé se tînt au bout de la rangée ; ainsi, Marie-Antoinette restait souvent debout, toute grelottante, à attendre que ces dames se fussent mises d'accord. Ou bien, par exemple, la naissance des enfants. Même à l'époque où il vivait sous le même toit que la reine, lorsque sa première fille à lui était venue au monde (précisément la demoiselle Redouté qui, par respect pour son père, renoncerait toujours à se marier), il n'avait jamais cherché à se représenter la naissance du Dauphin. S'il y avait assisté, il aurait probablement secoué la tête de désapprobation : les courtisans se pressaient tant autour du lit que la malheureuse accouchée avait risqué de mourir asphyxiée ; dans un élan de tendresse et d'héroïsme, Louis XVI avait sauvé sa femme de justesse en brisant lui-même une fenêtre.

Les fleurs s'épanouirent même après le départ de la reine, la science continua à se développer. La direction du Musée d'Histoire naturelle décida de recruter deux dessinateurs pour les collections zoologiques. Pierre-Joseph envoya chercher son jeune frère en Belgique. Ils se virent confier les deux postes ; Pierre-Joseph se forçait à dessiner des tortues et Henri-Joseph montrait beaucoup de talent à représenter les poissons.

Ils étaient proches, mais moins que les gens ne le pensaient. Le benjamin des Redouté avait un esprit aventurier. Plus tard, il se rendit en Égypte avec Napoléon pour représenter tout ce qui nageait dans le Nil ainsi que les vases en terre cuites que fabriquaient les nouveaux Égyptiens. Il était si imprudent qu'il laissa un jour tomber dans le Nil deux cartons d'esquisses rangés dans sa sacoche.

Et puis : Henri-Joseph était célibataire, Pierre-Joseph, lui, était père de famille. Il travaillait dans la journée et ne traînait jamais longtemps le soir, car il se savait attendu chez lui par deux petites filles et un petit garçon, tous trois vêtus de velours, bien lavés et aux cheveux soigneusement coupés, trois cavaliers qu'il faisait galoper sur ses genoux charnus. Il avait

une préférence pour l'aînée des petites filles qui était blonde, sans qu'on pût dire par quel miracle. C'est précisément quand Marthe devint silencieuse et timide que cette fillette commença à observer son père avec une admiration charmeuse. Elle aimait s'asseoir à côté de lui, écoutait les innombrables histoires sur la Belgique, les Ardennes, les forêts, les petites villes somnolentes, les fruits âcres et les gracieuses aubergistes. Elle avait les larmes aux yeux quand il lui racontait ce qu'il avait enduré durant son enfance, mais c'était une tristesse agréable. Marthe disait souvent à son époux : « Tu lui fais peur, elle va encore avoir du mal à s'endormir et sera encore plus pâle. » Parfois, Redouté avait l'impression que sa femme faisait exprès de ne pas comprendre : la fillette serait moins pâle si elle ouvrait plus souvent les fenêtres (Marthe craignait sans raison que les enfants ne prennent froid.)

De même, un soir, Pierre-Joseph était d'humeur un peu irascible. Henri-Joseph était resté dans l'auberge, dans l'un de ces abris orangés où le temps s'arrête, et lui, le fils cadet de Redouté, traversait d'un pas fatigué le désert de la place Vendôme pour rentrer chez lui où il ne s'attendait même pas à trouver le repos.

Il rencontra monsieur de Brutelle ; il aurait pu être plus aimable envers lui. L'Héritier de Brutelle avait tout perdu pendant la Révolution et occupait maintenant un poste insignifiant dans l'administration. Ses beaux doigts noueux étaient couverts de taches d'encre.

« Redouté ! » dit le naturaliste d'une voix rauque en attrapant le peintre par le bras. « Regardez autour de vous ! Que voyez-vous ? »

Pierre-Joseph voyait l'immense place balayée par le clair de lune ; au milieu de la place, deux fiacres et des chevaux qui piaffaient.

« Vous ne voyez rien, rien du tout ! » dit L'Héritier en lui adressant un sourire méchant.

Pierre-Joseph n'avait pas le cœur assez noble pour accepter cette méchanceté comme il le faisait en d'autres temps. Il lui sourit d'un air hébété et incrédule, haussa les épaules, chercha doucement à dégager sa main. Mais monsieur de Brutelle ne le lâcha pas.

« Vous, vous ne voyez rien », poursuivit-il. « Rien d'autre qu'une pierre et, au mieux, du crottin de cheval. Moi, jour

après jour, je traverse la place Vendôme et je peux vous dire que la nature s'est frayé un chemin même ici, entre ces pierres et ces briques. Dans les fentes entre les pavés, dans les fissures du crépi, le long des gouttières, dans les moulures, partout où il y a ne serait-ce qu'un tout petit peu d'humidité et de nutriments, des plantes merveilleuses ont pris racine : des mousses, des lichens, des herbes minces, tout cela avec une variété difficile à croire. Mon prochain ouvrage, Redouté, sera consacré à la flore de la place Vendôme. Passez me voir à l'occasion ! »

Redouté promit qu'il viendrait. L'Héritier de Brutelle hochait brièvement la tête et partit. Ses talons martelaient la surface en pierre comme un marteau. La lune fut cachée par un léger brouillard, la brume envahit les rues.

« Imagine un peu, Marthe, il avait des jardins, plusieurs plantations splendides, et il payait même les enfants vagabonds à qui il demandait de l'informer dès qu'ils voyaient fleurir un buisson particulièrement beau. Chaque renseignement valait une pièce d'or. »

En définitive, il a été assassiné, peut-être même par l'un de ces vagabonds qui, ayant grandi entre-temps, avaient appris à manier le couteau. Peut-être pour une pièce d'or, peut-être même pour moins que cela. Un matin, les passants ont trouvé monsieur de Brutelle mort dans l'une des rues derrière la place Vendôme. Il avait été poignardé, à plusieurs reprises, dans la poitrine, le ventre et le dos, sa redingote avait été taillée en pièces et ses poches retournées.

« Que pouvaient-ils bien chercher ? Il était pauvre », dit Redouté quand il apprit la nouvelle.

L'une des élèves qui avaient fréquenté son cours cet après-midi-là était rentrée chez elle en larmes. Le bon monsieur Redouté aux joues rouges, auprès de qui elle se sentait tant en sécurité, l'avait effrayé et attristée. (Il lui avait brutalement arraché son crayon. Comment était-il possible qu'elle n'eût jamais remarqué ses grosses mains rustiques ? Elle eut un court instant l'impression qu'il allait lui administrer une gifle. Il avait dédaigné le lilas dont elle était si fière, avait tout recouvert, toutes ses finesses. Il ne lui avait pas adressé un seul sourire, l'avait regardé par en dessous.)

« Ce n'est plus le même homme », disait en sanglotant la demoiselle en serrant contre elle un carton à dessins couleur lilas. « Il a vieilli du jour au lendemain. »

« Un vieillard méchant et grincheux », confia-t-elle chez elle à son chat persan.

Cependant, loin de pousser Redouté vers une vieillesse prématurée, la mort violente du botaniste le ramena au contraire à ses jeunes années. Dès qu'il eut appris ce qui était arrivé à monsieur de Brutelle, il s'efforça de s'imaginer ce que cela faisait de se faire assassiner. Même enfant, il n'avait jamais eu l'imagination cruelle. Jamais il n'avait torturé d'insectes, il n'avait même jamais épinglé de papillons. C'est en réfléchissant aux choses laides et horribles de la vie qu'il parvenait, depuis sa plus tendre enfance, à chasser les mauvais rêves : s'il passait la journée à penser à quelque chose d'effroyable, il s'en lassait avant même que le soir fût venu. Il faisait la même chose à présent : comme il passait ses journées, depuis le petit-déjeuner, à fuir les assassins de monsieur de Brutelle, il parvenait à leur échapper avant la tombée de la nuit.

À quoi ressemblait donc cette nuit-là ? Cela devait être l'une de ces nuits sombres et brumeuses. Par nuit claire, L'Héritier aurait aperçu les bandits suffisamment tôt pour pouvoir appeler à l'aide. Ou bien peut-être que personne ne l'avait entendu quand il avait cherché du secours. Peut-être que quelque chose d'autre avait couvert le son de sa voix, des aboiements de chiens, par exemple.

Oui, un chien hargneux avait dû aboyer quelque part. Et L'Héritier n'a pas pris garde quand le métal a grincé tout près de lui. Sous l'obscurité semblable à une coupe, se glissait un brouillard dense et gris. À Paris, le brouillard n'est pas humide, mais sec et dense. Il devait faire chaud ; ces derniers jours, il faisait étrangement chaud. Dans ces conditions, le vent se met parfois à souffler, un vent pareil à ceux du désert, semblant devoir assécher toutes les eaux de la terre.

Le vent avait dû siffler. Seul ce sifflement permettait encore à L'Héritier de sentir les formes des maisons, la longueur de la rue ; ce sifflement, et aussi les aboiements du chien qui se faisaient de plus en plus rauques.

Le botaniste étendit le bras et toucha le mur voisin. Des débris glissaient entre ses doigts ; il fit un bond en arrière et secoua sa main comme s'il avait reçu quelque avertissement. Il voulait rejoindre à tâtons la maison, mais n'osait plus rien toucher. Il savait, et même sentait, que la ville était toujours debout mais, en même temps, il avait du mal à croire qu'il y

avait encore quelque chose autour de lui. L'air était chargé d'odeurs de cuisine, quelqu'un faisait revenir de la viande à la marjolaine, mais le vent n'altérait pas les parfums, il soufflait sans les apporter ni les emporter, les laissant flotter dans le vide. Le sable du petit chemin était resté intact. Même les herbes entre les pavés n'avaient pas bougé. Le vent soufflait vainement, dans le vide.

Oui, tout à coup tout était vide, le monde était vide. Le chien s'était tu, puis se mit à hurler. Le hurlement tournoyait à travers l'obscurité tant et si bien qu'il était désormais impossible de déterminer où se trouvait l'animal. Bientôt les chiens hurlaient de partout et de nulle part.

Puis l'obscurité fut déchirée par un large éclair. Trois grands couteaux étincelèrent au-dessus de la tête de monsieur de Brutelle. Son sternum se fendit en deux comme du bois pourri. Des gouttes de sang, grosses comme des châtaignes, tombèrent en rafales sur le pavé. Et après les gouttes, des coulées tièdes se déversèrent. L'Héritier de Brutelle ferma les yeux, il vit une étincelle rouge, puis l'obscurité.

Il aurait pu s'en sortir. Il aurait brutalement repoussé les voyous, les lames de leurs couteaux ne l'auraient qu'égratigné, il aurait couru, fui, il se serait réfugié dans son logement, modeste mais sûr, aurait fermé le verrou, se serait appuyé contre la porte verrouillée et aurait enfin pu respirer. Il aurait soigné ses mains avec de la teinture d'arnica.

VII.

La femme qui fit alors son entrée dans la vie de Redouté ne serait jamais contentée de la flore de la place Vendôme. L'impératrice Joséphine venait de contrées plus méridionales, elle aimait les fleurs pour leurs couleurs et leur parfum, elle adorait les lys. Mais ce n'était pas une admiratrice inculte : elle savait quoi commander aux jardiniers, cultivait de nouvelles espèces, choisissait elle-même les plants et les bulbes.

Redouté aimait cette femme. Il l'aimait comme on pouvait aimer la femme de l'empereur : néanmoins, il était possible d'aimer la femme de l'empereur davantage qu'on ne pouvait l'imaginer.